

# Intuition d'une ville



*Il y a un temps pour vivre et un temps pour témoigner de vivre.*

Albert Camus

*Nous appelons ici intuition la sympathie par laquelle on se transporte à l'intérieur d'un objet pour coïncider avec ce qu'il a d'unique et par conséquent d'inexprimable.*

Henri Bergson



Car je faisais désormais l'aller-retour dans la journée, et si je traversais Hong-Kong à toute vitesse, ce n'était que pour pouvoir renouveler mon visa à mon arrivée le soir même sur le sol taïwanais... puisque (devant ressortir du pays tous les quatre-vingt-dix jours) cette destination-là était la plus proche, la plus rapide et la moins onéreuse. J'en profitais alors pour retourner en ville quelques heures : au gré de mon humeur, je prenais le ferry, je traînais dans les librairies ou je montais à Victoria Peak. Mais aujourd'hui, je ne suis guère allé plus loin que le minuscule parc zoologique qu'on trouve coincé entre Garden et Upper Albert Road, moi-même fatigué peut-être, vieilli assurément, et désireux sans aucun doute de retrouver quelques instants un peu de cette ambiance tropicale qu'autrefois CG et moi nous avions partagée ensemble, mais qui appartenait désormais à une sorte de passé glorieux, maintenant que, en raison de sa *condition*, nous ne pouvons plus guère imaginer de continuer de voyager à travers l'Asie... le Jardin zoologique, pendant une heure ou deux, se hissant à la hauteur de ce que j'exigeais de lui, quand un peu avant midi, comme cela de même se produit en forêt, toutes les

cages et les volières se sont mises à s'affoler et à se répondre : il y avait la moiteur, la végétation, les moustiques, la forte odeur des bêtes et (couvrant le bruit de la circulation) le chant surexcité des siamangs et des gibbons à favoris roux. Un peu plus tard, j'ai cependant réalisé (alors que mon train se dirigeait à nouveau vers l'aéroport, longeant sans s'arrêter les immeubles vertigineux d'immenses cités-dortoirs) que je n'avais pas été seulement consolé (et bouleversé peut-être) par les cris et l'harmonie sauvage d'une harde de singes, mais (malgré moi et bien davantage) par cet autre lieu aussi où, en contrebas de la colline, du parc et de Peak Tram Station, l'air encore léger (à la faveur de cet espace dégagé au cœur de la ville par la cathédrale anglicane Saint-John) perce un coin de ciel bleu au milieu des buildings et des tours efflanquées. C'était comme si avait dû s'imposer à ma conscience assoupie, non pas le souvenir d'une certaine nature et de sa faune (et avec lui, celui d'anciennes expéditions et de mémoires exaltées) mises en cage, forcées de s'y reproduire et de faire comme si (en continuant de se nourrir, de copuler et de chanter) rien de leur vie barbare et simiesque ne se trouvait avoir changé... mais au contraire un symbole inattendu et plus chargé d'espoir, qui libère au milieu du béton, des façades de verre gris, du piétinement agacé des passants et du klaxon impatient des voitures, un espace de repos, de ralentissement, de retenue dans l'empressement à vivre, c'est-à-dire un lieu creusé dans la durée et religieusement entrouvert sur le ciel.

La salle d'embarcation est pleine, et de l'autre côté de la baie vitrée on aperçoit le fuselage de l'avion sur lequel se profile, à la fois héraldique et chinois, un dragon rouge dressé sur sa queue et battant l'air de ses griffes dorées. Au fur et à mesure

des heures, les nuages se sont accumulés au-dessus des pistes, mais puisque rien ne semble vouloir tourner à la pluie ni au brouillard, le départ devrait se faire à l'heure affichée sur les panneaux électroniques. Au milieu d'un brouhaha à peine étouffé, j'essaie de goûter un peu de la joie qui se mêle ici au tiraillement des entrailles, cette émotion mâtinée de divers resserrements du cœur et de *transports* raffinés, qu'on ne ressent que dans ces zones de partance où la confusion des sentiments prend corps et se matérialise (la nécessité de s'arracher à quelque chose, l'impatience de ce qu'on va découvrir, la tristesse de ceux qu'on laisse nous humecter malgré nous, la tension vers ceux que l'on va rejoindre, les ruptures, les retrouvailles, les deuils aussi, et avec eux la peur de la mort, de l'accident et du carnage, autant d'impossibles dans les aléas du voyage, dont on ne manque pourtant pas de se méfier quelque part, au fond d'une âme désormais totalement agitée) en une nouvelle vibration de ses fibres, où la conscience reconnaît instinctivement et avec un soin maladif, un heureux trouble qui ne se trouve nulle part ailleurs que sur les quais et le bord des passerelles. Ce nœud à l'estomac, fait d'appréhension, d'attente et de résistance à l'inconnu (quand bien même la destination demeure assurée, mais en vertu cependant de cette foi prudente ou inquiète qui croit malgré elle à un avenir, cet avenir où, comme on se le dit alors avec excitation et frayeur, tout peut encore arriver)... ce nœud à l'estomac, je ne le retrouve que de loin en loin au fond de moi, et pour de brèves secondes seulement, maintenant que, devenu le gardien d'un compagnon que la maladie de l'oubli ronge lentement en même temps qu'elle me l'arrache, je ne m'absente de Taïwan qu'à regret, par obligation, et dans la constante

angoisse de ce qui pourrait se produire en mon absence... en ses propres courtes *absences* à lui de même, durant lesquelles, ne sachant plus trop bien qui il est ni où il se trouve, la panique et ses mouvements de fuite sont alors toujours à redouter. C'est pourquoi je ne parviens à goûter que du bout des lèvres cette fébrilité des aéroports, à moins que, paralysé par ce que l'impossibilité de tout maîtriser peut avoir de plus troublant, et par la crainte aussi de ne peut-être pas réussir un jour à rentrer à temps, j'aie moi-même outrepassé dans cette émotion du voyage les limites de la réalité, de la folie et de l'angoisse... maelström que rien ne calme plus, si ce n'est, dans les haut-parleurs, l'annonce enfin d'un embarquement immédiat.

En plein vol, loin au-dessus de la couche des nuages, l'avion ne projette aucune forme. Pas une ombre. Dessous lui, ce n'est qu'une masse étale et blanche surprise parfois, çà et là, par de brefs moutonnements sombres sur leur face opposée à la lumière... des rayons qui tombent à l'oblique et jaunissent la surface des nuages d'un voile légèrement sableux et de plus en plus orangé au fur et à mesure qu'on laisse le regard se porter un peu plus loin... juste en ce point de jonction avec l'immense coupole d'air qui emplit le reste du ciel d'un beau bleu Majorielle, outremer clair, intense et doux... tandis que plus près du voyageur, la nappe nuageuse se désagrège peu à peu, se pénètre de la mer qu'elle a désormais bien du mal à dissimuler, non plus blanche par conséquent, mais à peine brunie ou assombrie d'un joli rouge marengo avec sa constellation de petits points argentés dont on ne saurait dire s'il s'agit du toit en tôle des containers d'un cargo ou de celui des chalutiers dont la ferraille réfléchirait par moment les rayons du soleil... jusqu'à ce que tout disparaisse,



le ciel s'étant assombri d'un coup, passant en quelques secondes des brefs flamboiements du couché aux longs voiles bruns et opaques de la nuit... noire viscosité où des phares de voitures et des lampadaires finissent bientôt par s'allumer, chacun pouvant voir à travers les hublots de l'avion, maintenant qu'on est complètement passé au-dessous de la couche des nuages, *des villes hautes s'éclairer sur tout le front de mer, et par de grands ouvrages de pierre se baigner dans les sels du large...* juste avant que l'avion ne sorte ses trains d'atterrissage, que les oreilles ne commencent à faire souffrir, et que le tarmac enfin ne se rapproche de nous, ne nous prenne, ne nous soulève, ne force l'avion à renverser les gaz, ainsi que les volets et les ailerons à se redresser sur leurs longérons, alors que foncent vers nous les terminaux de l'aérogare.

*Il fait donc nuit, et M. ne devrait plus beaucoup tarder à rentrer. C'est toujours à peu près l'heure à laquelle il rentre de sa promenade. Car il a besoin de ce temps-là chaque après-midi, je le sais bien. Il a besoin de ces moments où il peut être seul. Mais il ne va plus tarder maintenant. Car ça va bientôt être l'heure de manger, et je crois que je commence à avoir faim. Ne rien grignoter pourtant. Se retenir. Il faut que je fasse attention à mon poids. Soixante kilos. Pas plus. Ne surtout pas dépasser ça, à mon âge.*

*Il fait nuit. J'entends le camion jaune des poubelles qui se rapproche, qui passe sous le pont, tourne à droite aux feux, et s'arrête sous nos fenêtres. Il fait retentir pendant dix bonnes minutes, dans la rue, son appel aux ordures... dix minutes en boucles d'une quinzaine de secondes de cette pièce pour piano de Tekla Badarzewska-Baranowska que M. déteste à force de l'entendre se répéter tous les deux soirs en face de chez nous... "La prière d'une jeune vierge", paraît-il... choix de musique*

bien étrange pour réclamer nos déchets. Que fait-on ainsi jeter aux ordures par cette pauvre pucelle chaque fois qu'on semble l'asseoir au piano comme au volant d'un gros camion jaune : des cierges mal brûlés ? des vœux inexaucés ? une virginité encombrante, trop douce et inutile ? Et l'on verse partout pourtant, au rythme de ses notes limpides, innocentes et mièvres, des tonnes de plastiques, de cartons, de verres ou de restes de cuisines, alors que les bras, imitant un instant la courbe de la mélodie, s'élèvent avec elle au-dessus de la benne, s'y figent un moment, puis y vident d'un mouvement sec et nerveux le contenu d'un seau d'immondices s'écrasant au fond dans un bruit sourd et gluant qui fait monter avec lui, dans le désaccord de sa disharmonie, la puanteur épaisse et violente de ce qui pourrit là, dans la moiteur tropicale, depuis quelques heures, quelques jours peut-être. Peu de temps avant l'arrivée du camion, alors que sa petite ritournelle (comme en France, dit-on, celle du marchand de glaces) commençait déjà à résonner dans le lointain embrouillé de la circulation, les portes et les moustiquaires de l'immeuble se sont mises à claquer, l'ascenseur à faire grincer ses poulies mal huilées, et les conversations à monter dans la rue au fur et à mesure que les voisins (pas seulement ceux des autres étages de notre immeuble, mais ceux aussi de tous les étages des autres immeubles du reste de la rue) se sont réunis sur le trottoir à l'angle de l'usine qui brasse ici sa bière, chargés de leurs sacs-poubelle, pour la malodorante besogne de leurs vidanges. Car pas question à Taïwan de poser son sac au bord du caniveau et de filer... il faut que chacun soit présent quand le camion passe ; il faut y mettre soi-même ses restes et avoir le courage de perdre chaque fois un peu plus la face dans l'exposition publique de son propre gaspillage. Et c'est assurément aussi le dernier lieu où on peut encore se rencontrer, malgré le peu d'envie que chacun en a (comme autrefois les lavoirs, les marchés, les puits... ou les points d'eaux pour les bêtes sauvages)...

*là, au bord de la gueule béante d'une benne à ordure, tonitruante comme une grosse boîte à musique en ferraille jaune... gros canari vorace... où chacun va bon train dans la médiance et le commérage, au milieu de ces relents nauséabonds qui poussent au naturel et à la mauvaiseté... les langues (pendant que le nez ramasse ce qu'il peut d'effluves fétides) se déchargeant d'un geste brusque (comme les seaux) de ce qu'elles ont accumulé depuis l'avant-veille de racontars et de mensonges méphitiques... tout cela (détritus, vilaines paroles et mauvaise humeur) finissant par repartir ensemble dans le gros camion au ventre mimosa entouré de sa buée musicale, la prière d'une vierge dont l'infini patenôtre derrière le volant trouve partout à se nourrir, se bâfrant de chacune de nos immondices, pour pousser sans relâche dans nos rues, comme un reproche, son insupportable rengaine... les habitants du quartier remontant alors dans leurs étages, les bras vides, le cœur léger, la conscience désinvolte et la langue encore un peu râpeuse... le camion s'éloignant, le groupe se désagrègeant, les voix se faisant de plus en plus inaudibles, et cédant à nouveau du terrain aux coups de sifflets que des volontaires un peu âgés poussent en vain le soir, entre dix-huit et dix-neuf heures, à chaque embranchement du grand carrefour de Civic Boulevard. En vain, en effet, car personne ne les écoute, et chacun, dans l'immunité la plus complète, grille tant qu'il peut les feux rouges ou force le passage, quitte à retrouver sa course entêtée bloquée quelques mètres plus loin, au milieu du croisement, par l'embouteillage qu'il savait pourtant être devant lui, empêchant à son tour de passer (dans une pagaille générale) ceux pour lesquels pourtant à sa droite et à sa gauche le feu est déjà passé au vert, vespas, motos, vélos, piétons, bus, voitures, taxis (d'où l'on descend alors parfois, mais où personne ne monte en cette heure où il est plus rapide de marcher), ainsi enfin que ces agents non-assermentés venus aider pour la circulation, tous ensemble en même*

*temps sur les chaussées de toutes les voies d'accès, chacun se faufilant comme il peut, et le sifflet continuant de retentir au-dessus des fausses carlingues et des châssis brûlants, comme s'il s'agissait là (de même qu'au moment de vider ses poubelles) de toujours tout faire en musique, non pas pour la beauté de celle-ci (quoique certains agents, après des années d'heures de pointe et de carrefour encombrés, soient parvenus à d'insolites et à de particulières modulations de leur instrument pourtant rudimentaire), mais dans le souci de créer une sorte de réflexe pavlovien du fond duquel une heure durant, le coup de sifflet ayant créé un espace entièrement libre de droits, on croit volontiers que tout est permis, et qu'il ne sert donc plus à rien de s'énerver. Si bien que personne en effet ne perd patience, ni derrière son volant, ni au-dessus de son guidon, et l'on peut même en voir certains d'entre eux bloqués dans leur voiture, impassibles au milieu du carrefour, laisser venir sur eux à la perpendiculaire de leur portière une rangée de bus bondés de passagers, l'air de rien, sans honte, ni sueur froide... puisque tant que résonnent les coups de sifflet, il n'y a rien à craindre de personne... jusqu'à ce que vers les sept heures du soir, les appeaux renoncent à se surimpressionner au bruit régulier des moteurs, une fois la circulation fluidifiée d'elle-même, l'esprit des lois et des codes à peu près revenu à tous, alors que la nuit s'épaissit, se réchauffe et se noircit encore un peu davantage.*

*Il fait sombre. La chair ce soir est sans défaut. J'ai allumé sur le meuble laqué rouge la lampe en papier de riz ocre, et au-dessus de notre tête de lit, le gros cube en verre dépoli qui diffuse une lumière à la fois plus franche et plus froide. J'ai vidé le bac du déshumidificateur qui était rempli d'eau. J'ai pris ma douche. J'ai arrêté la climatisation, mais je sais déjà que dans moins d'une heure je n'y tiendrai plus. Le téléviseur est allumé. Le son est coupé. Mes yeux se posent de temps en temps*

sur les sous-titres que je regarde à peine. Je ne sais pas d'ailleurs ce que je cherche d'une chaîne à l'autre, ce qui dans chaque mirage, à l'intérieur de chaque plan de caméra me retient et me lasse aussitôt. Mais mon pouce continue d'appuyer sur la même touche de la télécommande à un rythme régulier, et le numéro des stations défile machinalement en haut à droite de l'écran, en une lente pulsation d'une centaine de chiffres dont je ne parviens pas à m'ennuyer. Je ne vois rien. Je regarde et m'endors parfois, la télécommande encore dans la main, infatigablement pointée vers son carreau d'images scintillantes, dans une vaine et pathétique crispation du désir et de l'attente. Car rien en effet ne vient jamais de là, si ce n'est le vide qu'on ne cessait de rechercher, et l'anéantissement de tout, des heures et de ce qui pourrait ressembler à un sursaut de la pensée. Ainsi anesthésié, ainsi paralysé, on souffre un peu moins de ce long étirement du vivre, et de ce que peut être cet éternel ennui d'exister. Les heures sont alors délicieusement bues par autre chose que nous-mêmes, de manière à ce qu'il ne nous reste de cette ivresse-là que le doux sentiment et la folle consolation du temps qui s'est mis enfin à fuir et à filer... les bruits alentours eux-mêmes désormais à peine perçus : plus de camion poubelle, plus de sifflets, mais le vrombissement des accélérateurs, le crissement des freins, certains éclats de voix de loin en loin, et enfin le bruit sec de deux tours de clef dans la serrure de la porte en fer du patio, son bruit de tôle quand elle claque en se rabattant, les deux tours de verrou qui la referme, quelques pas dans le couloir, une autre clef qui cherche sa place dans la porte en bois de notre studio, et M. qui, de retour enfin, apparaît dans l'entrée, les traits un peu tirés mais toujours souriant.

Il fait nuit. Il commence par poser sur la console près de la fenêtre le repas du soir qu'il a acheté près du campus universitaire à la sortie du métro : deux grandes barquettes de riz blanc garnies de poivrons

émincés, d'œufs brouillés au basilic, d'un fondu d'aubergines et de cubes de fromage de soja frit arrosés au piment. Il me parle. On mange. J'avais faim. Je mange plus vite que lui... j'engouffre ma nourriture toujours beaucoup plus vite que lui. Il continue de me parler. Sur certaines intonations, il m'arrive de me détourner pour le regarder, parfois non, et mes yeux restent alors fixés sur le téléviseur allumé. Il a l'air soulagé de quelque chose... sa promenade a dû bien se passer. Je crois qu'il m'a parlé de cela, à moins que ce ne soit de ce que nous regardons ensemble, pendant qu'on prend notre dîner assis au bout du lit. Il me semble que je l'ai écouté, peut-être même lui ai-je répondu quelque chose. Je ne sais plus, j'ai déjà oublié. Mais je suis content qu'il soit là, simplement là. Je me réjouis de sa présence, et elle me suffit. Pour le reste, je n'y comprends pas toujours grand-chose ces derniers temps... j'y comprends même de moins en moins semble-t-il, comme si quelque chose en moi était en train de se lasser de tout et de se simplifier... un peu comme durant ces premières années de maternelle et d'école primaire, quand j'étais ganache et abruti. Car oui, j'ai été pendant quelques années stupide à manger du foin. C'est même étonnant de pouvoir encore se souvenir à ce point de l'état et des impressions d'une telle bêtise, d'un tel creux, d'une telle séparation de soi d'avec le monde... mur d'incompréhension et de mystère... coquille d'un absolu silence... bulle non pas d'autosatisfaction, mais d'auto-suffisance seulement... retraite où j'attendais sans peine ce déclic qui viendrait un jour, j'en étais persuadé, et qui transformerait d'un coup ma niaiserie en quelque chose de désormais facile et d'élégant. Autisme peut-être, et jusqu'au-boutisme d'un cerveau masculin poussé aussi loin qu'il peut dans les excès de ses penchants, développé jusque dans les recoins les plus cachés, jusque dans sa logique la plus extrême, en ce pour quoi il est trop bien programmé: un trop grand besoin du retrait, de l'isolement, de l'observation muette et de l'apparent dédain de ce qui n'est

*pas soi. Et tout entier livré à cet âge à un moi exotique (c'est-à-dire à un moi coupé des communes réalités de la vie), je n'avais plus d'autre énergie pour essayer de déchiffrer ce monde dans lequel j'étais sans cesse plongé et qui m'était plus étranger que mes propres rêves. Je ne comprenais alors rien ni personne, et l'on me considérait partout, à l'école d'abord, comme une sorte de gamin retardé... puisque de fait j'étais toujours en retard sur la saisie de ce que le monde présentait à ma conscience... et ma main ne se refermant sur les choses que longtemps après qu'elles avaient disparu ou qu'elles s'étaient éloignées, je demeurais là dans l'hébétude et l'étonnement de moi-même. Étonné en effet, car je me souviens très bien de cette place qu'on m'avait assignée au fond de la classe, dans l'angle des cancrs, à côté d'une fille de mon âge, crasseuse et pouilleuse, dont j'estimais alors qu'elle avait atteint un degré de décérébralisation supérieur au mien, un état dont j'avais le sentiment qu'elle ne reviendrait quant à elle jamais plus, parce que nul ne pouvait jamais en revenir. Je passais donc mes journées (dans la mesure où je ne comprenais rien à ce qui se passait en classe et à ce qu'on y racontait d'une heure sur l'autre) à contempler près de moi ma voisine de pupitre, dans un jugement en moi grandissant d'horreur et de stupéfaction. Je ne me rappelle pas si elle était vraiment laide, et peut-être même n'avais-je alors aucune idée de ce à quoi pouvaient ressembler la disgrâce et l'hideuseté d'une petite fille, mais je me souviens parfaitement bien de sa saleté, de son odeur d'urine, de ses ongles noirs, de ses longs cheveux gras et aplatis sous le poids de leur huile, sur lesquels parfois je voyais grouiller des poux qui me soulevaient le cœur, non pas en fait parce qu'ils étaient des poux, mais parce qu'une force ingrate et cruelle les avait condamnés à se nourrir de cette gamine-là et de sa crasse rance. Je revois aussi, comme si elle tenait encore devant moi, les deux coulées de morve verdâtre qu'elle n'essuyait jamais, et qui s'étiraient constamment de la base du nez*

*jusqu'au-dessus de la lèvre supérieure qu'elles débordaient alors de loin en loin pour se faufiler mollement dans une bouche toujours entrouverte et accueillante, et que ma voisine refermait sur un rythme régulier pour, dans un rapide mouvement de succion, aspirer et avaler d'un coup ses excédents de sécrétions nasales au goût légèrement salé. J'avais alors l'impression, dans une vision sombre et répugnante de son être et de son existence, de voir sa bêtise lui échapper sans bruit par le trou des narines. Lui ai-je jamais adressé la parole, lui ai-je jamais dit quoi que ce soit ? Je n'en sais rien, je ne m'en souviens pas, de même que je ne sais pas davantage si ce soir j'ai répondu quelque chose à M., si je lui ai témoigné au moins un peu d'attention, un peu aussi de ce que je reconnais pourtant en moi pour lui de joie et d'admiration... car sa présence discrète me comble, et je ne trouve en lui nulle bêtise ni traînée de morve dont je puisse ou dont j'aurais pu avoir honte. Il est ce que je n'étais pas avant l'âge de six ans, ce qu'aujourd'hui encore parfois je ne parviens ni à suivre ni à parfaitement comprendre, même longtemps après que, — boum ! —, au beau milieu de l'enfance, je suis de moi-même brusquement sorti de mon autisme, je me suis ouvert au monde, à la lumière, au bruit, à l'intelligence.*

*Mais suis-je encore en train de marmonner ? mes lèvres bougent-elles malgré moi ? l'air que j'expire fait-il sans que je le sache vibrer mes cordes vocales ? ou bien n'est-ce là que le flux insensé, la marée perpétuellement mouvante de mes pensées, une rêverie si obsédante, et à la dialectique enfin si claire dans mon cerveau à présent évidé, qu'elle résonne en moi, tranchante et efficace, comme si j'en avais véritablement prononcé tous les mots ? Et cette voix ? ce timbre ? ce style ? ces tournures ? ce phrasé ? ce ton ? cette langue ? sont-ils encore les miens ou les ai-je empruntés à ce que M. lui-même me glisse dans l'oreille ? N'avons-nous désormais lui et moi qu'une seule et unique manière de nous*



*exprimer ensemble ? et ce sabir ne m'a-t-il été donné qu'en contrepartie seulement de ce qui en moi se délite et se désagrège ? Aurions-nous donc atteint ce point critique où (la vie biologique ayant touché aux limites de ce qu'elle peut inventer ou produire de formes, d'évolution, d'hiatus et d'achèvement) c'est à l'esprit désormais d'assumer les déploiements de l'espèce, afin que soit élucubrée en nous la superpuissance d'une texture toute neuve, intellectuelle, commune et libre ? Ai-je alors découvert les prémices, en nous, d'une nouvelle ère de l'humain ? l'avènement en nous d'un temps où, l'étanchéité des êtres ayant été enfin abolie, nous pouvons chacun conspirer et contribuer l'un pour l'autre à l'efficacité de notre fusion ? Car je regarde parfois M. me parler, je regarde ces lèvres, ce nez sans morve, ces dents, et c'est alors comme si je voyais les mots se détacher de son palais tels des morceaux de roche, tomber en moi, s'y amonceler, s'intégrer à l'édifice de ma substance, y ériger des phares, des quais, des ports... et la mer de son affection s'enfoncer dans les faubourgs de ma folie... dans l'eau de mes bassins baignés de calme, la voix de M. tomber comme des gouttes, se nourrir de mes brumes, devenir ce que je suis, et me rendre à moi-même en ce redéversement de lui sur moi... lui : ciel, océan, équinoxe et lumières changeantes, dont l'azur et la langoureuse nitescence révèlent malgré lui les contours de ce qu'il étreint... moi : rues désertes et trottoirs immobiles, terrain vague, évidé, creusé et sépulcral certes, mais afin de mieux y faire retentir les grandes orgues de nos quintuples saisons... ensemble : havre de grès, tempêtes apprivoisées... et la mer qui va vers la ville, quand j'entends M. inéluctablement remonter vers moi !*

Lorsque j'ai ouvert la porte de notre studio, CG était sur le lit en train de regarder la télévision. Il ne s'est par retourné, mais il m'a adressé pour me saluer un V de la victoire formé

de l'index et du médium de sa main gauche, comme nous nous amusions autrefois à le faire, s'y essayant alors avec d'autres doigts, voire (mais c'était quasi impossible à réaliser) avec deux de ses orteils. Je ne pense pas, bien qu'il n'ait pas eu le moindre battement de cil pour moi, qu'il était véritablement captivé par les bouts de programmes qu'il faisait défiler en appuyant de temps en temps sur les touches de la télécommande, d'un geste précis mais invisible. C'était comme si son œil venait à chaque changement de station percuter du regard la surface unie et lisse de l'écran, sur laquelle, ne trouvant rien où raccrocher un dernier reste de curiosité, il glissait imperturbablement, sans volonté ni effort, jusqu'en bas de la plaque vitrée, point extrême (sur le rebord inférieur du téléviseur) qui, lorsqu'il était atteint, induisait un immédiat mouvement de réflexe du pouce sur la télécommande, accompagné aussitôt d'un changement de chaîne, d'un prompt ressaisissement des yeux, d'une brève contraction de la rétine, juste avant que le regard ne soit à nouveau catapulté sur le haut de l'écran, comme un jet d'arbalète, où sa masse d'espoir immanquablement s'étalait à nouveau comme un fluide pour y dégouliner encore une fois de lassitude et d'ennui. C'était d'une précision remarquable, et ce petit ballet pouvait durer pendant des heures, emporté par son propre mouvement, et sans exiger d'autre énergie que celle de l'habitude. Si bien que, même s'il ne me répondait pas, j'étais tout au moins persuadé que CG m'avait entendu, tant il était évident désormais que ce jeu de paume interminable avec son téléviseur, relevait trop (après autant d'heures de pratique) de l'automatisme des mouvements et de la désillusion, pour qu'on se permette encore de croire que l'essentiel de ses facultés ait pu s'y trouver

systématiquement absorbé. Mais quant à obtenir de lui une réponse claire, formulée avec des mots, des sons ou des grognements, je savais que c'était certains jours mission impossible pour son âme claquemurée. J'ai cependant appris à reconnaître depuis quelques semaines (depuis notre retour du fond de l'eau, et ces quelques minutes sans oxygène qui avaient accentué en une seule nuit le repli de son être, et accéléré d'un seul coup l'ancienne habitude et le violent processus de retrait de son cerveau, certes un moment brièvement asphyxié, mais dans lequel j'avais depuis longtemps deviné ou reconnu ce *mal* qui appelait en lui l'extinction de ses feux et l'enfouissement de la mémoire) dans le frémissement d'une commissure ou le soubresaut d'une respiration, ce qu'il n'était plus capable d'exprimer de lui-même. Et lorsqu'avant de dormir, je lui ai dit ce soir que nous irions peut-être le lendemain à Baishawan ou à Shalun nous étendre à nouveau sur la plage, ou tout au moins dès que la pluie cesserait, je n'ai pas bien saisi pour quelle raison son regard était fixé sur ma lèvre supérieure et la base de mes narines, mais j'ai reconnu, qui faisait vibrer le bord de son iris noir, un mouvement de vraie joie et de pur contentement.

Dès que les beaux jours se déversent à nouveau sur Taïwan (il n'était pas nécessaire alors que ce fût déjà l'été, car quelques heures de soleil suffisent ici à vous réchauffer, c'est pourquoi il nous est possible de profiter à n'importe quelle saison du moindre après-midi de beau temps, court-vêtus et le chapeau de paille sur le nez) nous prenons en effet la direction de la côte, à moins qu'un vent chargé d'humidité et soufflant trop fort en provenance du nord, ne rende le bord de mer trop frais ou trop inconfortable, nous obligeant alors à nous tourner vers des

promenades plus urbaines, les parcs, les rues commerçantes, les marchés couverts du week-end ou les collines qui partout surplombent la ville. Mais lorsqu'un anticyclone s'installe pour longtemps sur la pointe de l'île, et que tous les jours sans interruption nous retrouvons notre emplacement sur le sable, la longueur des transports finit néanmoins par avoir raison de nos habitudes les plus solides et, l'épiderme bientôt forgé de teintes cuivrées et chaudes, on en arrive à abandonner pour quelque temps ce paysage, c'est-à-dire ces rochers immergés certaines heures, ces faux parfums de varech, ces étendues liquides qui disparaissent au loin dans des brumes de chaleur bleuâtres, ces vagues venues mourir sur l'arène sans jamais pourtant épuisser la vie de leur mouvement, ce silence douceâtre à peine troublé par le vrombissement des avions en provenance du Japon, ce ciel un peu laiteux sans goéland ni mouette (mais quelques rares pigeons seulement), les rides inégales de ces dunes qui, parce qu'elles sont sans cesse poussées par le vent, laissent parfois apparaître des racines bistrées de casuarinas et de thespias à grosses fleurs jaunes qui empêchent cette fine bande de désert d'être à jamais emportée trop loin, ou bien ces chaloupes immobiles à une centaine de mètres du large qui tirent à elles leurs filets à moitié vides, autant de détails mille et mille fois contemplés d'ennui dans le désœuvrement de la chaleur ou du bronzage, et dont on croyait, juste avant qu'on ne les renie, ne jamais pouvoir se passer ; c'était alors *la mer en nous portée jusqu'à la satiété du souffle*. Si, lassés de soleil comme des enfants gâtés, nous tournons parfois le dos à de tels paysages en un claquement de langue, il nous faut en revanche un certain temps pour que ça recommence enfin à nous manquer et à creuser en nous

quelque part entre les viscères (mais au-delà cependant de nos corps imputables) le plaisir et le goût, au prochain rayon de soleil, d'aller retrouver sur la grève ce qu'on y avait d'abord négligé. Car il n'y a rien de tel que d'interminables semaines de pluie pour recréer en soi le désir de ces lieux qu'aucun souvenir n'associe ni à l'orage ni aux averses, et que l'on croit par conséquent (mais à tort, quoique sans regret d'avoir su si facilement se laisser tromper) plus baignés de lumière que nulle part ailleurs, à toute heure et à tout moment de l'année. Ce n'est jamais pourtant pour nous baigner que nous faisons l'effort de ce retour vers la côte (deux bonnes heures de bus et de métro, aller-retour), mais pour retrouver là, étendue sur le sable ou marchant au bord des vagues, cette mémoire simple, soutenue d'habitude, où il semble que l'image d'un *nous* indissociable soit plus facile à maintenir dans la durée et dans la force, bien après que les autres souvenirs (plus compliqués et faisant appel à davantage de circonstances, de costumes, d'émotions ou d'accessoires) auront sombré, emportés par leur propre poids de détails et d'enchevêtrements. Ce ne sont donc point les invisibles restes d'un traumatisme (pour nous ces quelques minutes autrefois – et une première courte mort – au fond de la mer d'Andaman) qui nous retiennent hors de l'eau sur le rivage, mais l'inutilité du divertissement ; car nous n'avons plus besoin en effet ni du jeu, ni de la construction du bonheur, ni d'aucune baignade dans les remous salés où les plongeurs, les éclaboussures, les rires et les cris ne sont que l'effort volontaire et vain d'imprimer plus grossièrement les plaques du souvenir de ces images qu'on prétend être la vraie vie... non!... se tenir là suffisait désormais à notre enivrement.